



La parole rêvée des femmes

DOSSIER DE DIFFUSION

LA PAROLE RÊVÉE DES FEMMES

Durée : 60 minutes

Accessibilité : dès 7 ans

Soutiens : Région Île-de-France, Ville de Corbeil-Essonnes, Musée du Louvre, Théâtre de Corbeil-Essonnes, Dior, Association Falato, Association Arc-en-ciel, Maison des associations (MDA).

Projet soutenu durant trois ans par la DRAC Ile-de-France, l'Etat par le dispositif politique de la ville, la région Ile-de-France, le département de l'Essonne par le dispositif politique de la ville, la CAF Essonne par le dispositif politique de la ville, la ville de Corbeil-Essonnes par le service de la politique de la ville.

ÉQUIPE

Texte : **Simon Pitaqaj, Flore Marvaud**

Mise en scène : **Simon Pitaqaj**

Avec : **Fatoumata Sy, Kadiatou Camara, Koumba Kébé, Aissatou Thombane, Touria Majdi, Geneviève Djiwonou, Marie-Jeanne Keita, Nicole Ravi, Rosalie Moriko, Sylviane Clément-Bonnel, Nathalie Fleurine**

Avec les comédien.ne.s : **Valeria Daffarra, Henry Lemaigre**

Avec les voix de : **Manon Falippou, Jeanne Guillon Verne**

Décor et accessoires : **Julie Bossard**

Construction des valises : **Franck Oettgen**

Costumes : **Sarah Dureuil**

Technique : **Marco Laporte**

Traduction des textes en Anglais : **Marco Laporte**

« Tant que le mythe contredira les lois et fera la nique aux mœurs, les conquêtes essentielles [comme la liberté égale entre les hommes et les femmes] demeureront inaccessibles et aussi inefficaces que de simples réformes. »

Le complexe de Diane, Françoise d'Eaubonne (1951)

CALENDRIER

Diffusion

Musée du Louvre à Paris (75) – 30 novembre 2024

Résidence

Théâtre de Corbeil-Essonnes à Corbeil-Essonnes (91)

Maison des associations à Corbeil-Essonnes (91)

CALENDRIER COMPAGNIE

P'tit Jean le Géant – texte de Simon Pitaqaj, lauréat Aide à la création d'Artcena :

Théâtre de Corbeil-Essonnes (91), Théâtre Le Colombier (93)

Le rêve d'un homme ridicule – d'après Dostoïevski et Chaplin, de Pitaqaj avec Denis Lavant :

Théâtre Dunois (75), Théâtre de Corbeil-Essonnes (91)

Le Prince – d'après l'Adolescent de Dostoïevski : Théâtre de Corbeil-Essonnes (91), Théâtre Le Colombier (93), Théâtre Dunois (75), TAG (Théâtre à Grigny(91)) dans le cadre du festival EM/FEST, Lycée Robert Doisneau Corbeil-Essonnes (91)

Le Pont – d'après le roman Le Pont aux trois arches de Kadaré avec Redjep Mitrovitsa : Théâtre de Corbeil-Essonnes (91), Théâtre le Colombier (93), Festival international de Ferizaj (Kosovo), Maison des Métallos (75).

Nous, les petits enfants de Tito – S. Pitaqaj : Théâtre de Corbeil-Essonnes (91), Théâtre le Colombier (93), La Friche - Amin Théâtre (91), Théâtre de la Reine Blanche (75), IF Avignon (84), Théâtre Dunois hors les murs (75), Maison d'arrêt de Fleury – Mérogis (91), Le TAG (dans le cadre de l'Été Culturel) (91)

À PROPOS

J'ai rencontré les mamans de Tarterêts (c'est ainsi qu'elles m'ont été présentées) en 2017, dans le cadre d'un atelier d'écriture. Je leur avais proposé de prendre la parole pour raconter leur pays, les enfants, l'arrivée en France, les quartiers, l'éducation et l'avenir entre la France et le pays d'origine. Elles ont accepté que nous prenions ensemble les chemins de cette aventure narrative.

De cette parole, de ce dialogue concret et constructif, des inquiétudes et interrogations très fortes sont apparues parmi lesquelles : l'avenir de leurs enfants, l'absence d'une vision politique dans l'éducation nationale comme dans les quartiers, l'abandon du père et l'isolement des quartiers populaires.

A travers elles, j'ai vu s'incarner « La mère courage » de Brecht. Certes, ce ne sont pas les mêmes circonstances, nous ne nous sommes pas en période de guerre avec des bombes et des combats, mais nous sommes dans une autre forme d'affrontement invisible, celui de « sauver les enfants » d'une rixe, d'un accident, d'une course poursuite, d'une balle perdue, de décrochage scolaire, de la difficulté voire de l'impossibilité à trouver un stage ou un travail.

Cette force intérieure, ce combat pour un avenir meilleur, ce dévouement et les sacrifices pour la famille et les enfants restent intacts depuis le début, c'est-à-dire depuis leur arrivée en France il y a environ 40 ans.

C'est ainsi que le projet s'est initialement intitulé « Les mamans courage ». La saison suivante nous avons donné la parole aux pères et créé le groupe « Les papas sont-ils courageux ? » dont la thématique était le lien père/fils.

Suite à un évènement tragique où une femme a été défenestrée, nous avons décidé de lui rendre hommage avec ce nouveau projet « La parole rêvée des femmes ». Notre volonté était de faire entendre ces voix inaudibles, qui sont celles des femmes. Les taiseuses, les oubliées ont pris la parole avec audace et force pour dire haut et fort les injustices entre hommes et femmes. Depuis la nuit des temps, les femmes sont opprimées, maltraitées, sous-estimées, utilisées, violentées. La prise de conscience est là, le courage aussi, mais la force de continuer à se battre est moins certaine. Il y a beaucoup à faire. Nous avons déjà récolté des centaines de témoignages édités dans des livrets, avons réalisé des portraits filmés, mis en scène des spectacles et des lectures, organisé des rencontres ; cependant, ce n'est toujours pas assez, cela demande encore davantage.

« La parole rêvée des femmes » au Louvre est la continuité du travail que nous menons depuis 2017. Nous avons créé un pont entre les mamans courageuses et les œuvres d'artistes femmes peintres du Louvre pour faire front et questionner des sculptures de la cour Marly (dont des mythes comme Hercule, Neptune, Apollon).

C'est un dialogue, une rencontre entre l'Afrique et l'Occident. Entre les femmes d'hier et celles d'aujourd'hui, entre le présent et le futur, entre femmes et hommes.



MARIE-JEANNE

” Je me suis révoltée dès l'âge de dix ans.
J'ai passé toute ma vie à me battre contre des Hercule

J'ai choisi des tableaux d'Adélaïde parce que c'est une révoltée, elle s'est battue pour que la femme soit égale à l'homme dans la peinture. C'est important.

Et j'ai choisi des portraits d'hommes. Elle en a peint beaucoup, ça fait plaisir une femme qui peint des hommes, non ? C'est l'inverse de d'habitude !

Adélaïde a une grande force, elle s'est battue toute sa vie pour peindre ce qu'elle voulait. Et elle avait bien raison ! Mais comme elle a eu beaucoup de succès, elle s'est fait beaucoup critiquer. Même, on a inventé des histoires... Par exemple un jour elle gagne un prix dans un salon, alors, par jalousie, au lieu de reconnaître ses efforts fournis, ils disent : « elle a volé les tableaux au peintre Vincent ! Vincent ? Comme vingt fois cent ? Deux mille ? Ça c'est sûr, c'est le nombre de ses amants ! » Ils ont dit ça !

Moi j'ai été révoltée très tôt. Je devais avoir dix ans, pas plus.

J'étais intelligente à l'école, j'avais de bonnes notes malgré la fatigue parce que je faisais tout à la maison, je préparais à manger, je lavais la vaisselle... Mais à l'école je brillais. Mon oncle, il était fier, il disait à son fils : « Tu n'as pas honte ! Tu as de mauvaises notes alors que tu fais rien, pendant qu'elle elle fait tout et elle a de bonnes notes ».

Alors un jour, je pilais le mil, lui il sort de je ne sais où, il vient et il me donne un gros coup de poing en plein nez. Je ne lui avais rien fait... Ça m'a tellement fait mal que j'ai eu l'impression que mon visage tombait. Et personne ne lui dit rien. Et personne me demande si ça va. Comme si c'était normal... J'étais en position de faiblesse, sans ma maman, personne pour me protéger. Ce jour-là, mon cousin, le fils gâté pourri, il a fait ce qu'il a voulu. Ma révolte est sûrement venue de là.

Après ça, je me suis toujours sentie une rebelle. A l'école, je me battais avec les garçons. J'étais trapue, je me battais et je terrassais les hommes comme Hercule qui terrasse ce sanglier. Quand on se bat, je terrasse. Sauf que j'étais pas Hercule, c'est eux les Hercule, ceux qui imposent leur force aux plus faibles et qui se soumettent aux plus forts.

A l'école, il y a un garçon, jeune, trapu, très musclé. Il était furieux que je me batte avec les hommes, il a voulu m'humilier, me fracasser comme une biche sauvage... Mais je ne suis pas une biche, je suis une femme, une femme sauvage, une femme rebelle !

On a passé une année à se battre. Une année où, tous les jours, on se battait. Tout le monde venait et faisait la ronde avec nous au milieu. C'était pas les coups de poing, non, c'était de la lutte. Il fallait renverser l'adversaire par terre. Il y en avait qui ramassaient du caca séché et qui venaient le déposer à côté de nous deux. Comme ça, si ma tête était à terre, le garçon pouvait me mettre le caca dans ma bouche. Mais il n'y arrivait pas et moi j'arrivais pas à le terrasser non plus.

Ça a duré un an. Le dernier jour de l'école, ils ont dit : « Là c'est la finale ». Tout le monde est venu, surtout les garçons. Ils sont contents, ils applaudissent, ils disent « voilà, elle va voir celle-là. Il faut l'achever, il faut lui donner une bonne leçon ». La lutte a duré pendant des heures. Personne n'arrive à terrasser l'autre. On s'est séparé et ce jour-là je lui ai dit : Ton caca tu te le mettras dans ta bouche, pas dans la mienne.

Au fond de moi, j'ai toujours été une rebelle.

L'homme ne doit pas maltraiter la femme : je te respecte, tu me respectes.

Quand je regarde derrière moi, je peux dire que j'ai passé ma vie à me battre contre des Hercule. Je ne me suis jamais sentie une biche ou un sanglier, toujours une femme et, malgré moi, une femme rebelle !

Adélaïde Labille-Guiard





MADAME KÉBÉ

”

*La liberté c'est le respect de soi-même et le respect des autres.
La liberté consiste à pouvoir faire tout ce qui ne nuit pas à autrui.*

Article 4 de la Déclaration Universelle des Droits de l'Homme

J'ai choisi « la Liberté » de Mama Nanine. C'est bien qu'elle l'ai fait le tableau, c'est important, c'est une bataille : chez nous, tu es libre quand tu es respecté. Et il faut se battre pour ça.

La liberté, c'est le Respect d'abord, respect des autres et surtout respect de moi-même. Parce que la liberté s'arrête quand il y a pas de respect. Tu es libre de faire ce que tu veux, que si tu respectes les autres et tu n'es pas libre quand tu te respecte pas...

Mais aussi le Respect va avec l'Amour. Si on ne respecte pas les autres ou soi-même, ça veut dire qu'on s'aime pas. Mama Nanine, elle avait compris ça. Mais peut-être qu'elle était trop gentille : quand tu es trop gentille, quelqu'un va te faire mal. Les autres de son époque, ils l'ont critiqué, ils l'ont pas respecté. Et Mama Nanine, elle en a eu assez... Elle a arrêté de montrer ses tableaux. C'est dommage... Mais nous, les Mamas des Tarterêts, on arrête pas !

Le respect ça commence par le respect des grandes personnes, nos aînés. (Sauf certains, les imbéciles ! Quand je vois ou je croise les grandes personnes, je dis : Mama, Tata ou Tantie.

Chez nous, on dit pas directement son nom aux grandes personnes. Si tu les respectes pas, qui va te respecter ? Toi aussi on va pas te respecter ! C'est comme ça !

Dans la rue je prends le caddy et je sors, un jeune veut m'aider, je dis : « ne prends pas, je peux tirer ». Il dit : « non, non, tu es ma mère, je vais t'aider ! »

Voilà pour moi, c'est du respecte. Je cause beaucoup avec les jeunes aux Tarterets. S'il y a bagarre, les mamas, elles m'appellent : « Mama Kebe, vas voir les jeunes, parce que quand toi tu dis quelque chose, ils acceptent. ». Si les enfants sont en train de se battre, nous les femmes on est debout et on fait face !

Les jeunes ils me respectent parce que j'ai pas peur et je suis droite. Si quelqu'un ne me respecte pas, oh là là ... même s'il est fort comme ce Hercule, moi, je me mets debout face à lui ! C'est moi qui est plus fort, c'est pas lui. Moi j'ai pas peur de lui, j'ai peur que de Dieu, si je dis la vérité c'est la vérité, Dieu le sait.

Dans la vie, si toi tu te respectes, les autres ils te respectent. Pour moi, c'est ça la liberté.



Nanine Vallain - La Liberté



TOURIA

” Mon mari m’a gâché ma vie

Marie-Guillemine Benoist - *Portrait d'une femme noire*

J'ai choisi Marie-Guillemine parce qu'elle a fait ce très beau portrait. La femme sur le tableau, elle me ressemble, elle est belle et triste, comme moi... Et c'est une femme noire, ça c'était très rare à l'époque. Il paraît que Marie- Guillemine l'a peinte pour dire non à l'esclavage. C'était en 1800.

Je me sens proche d'elle parce que son mari lui a pourrit la vie, comme à moi ! Elle était très connue et son mari il lui a demandé d'arrêter. Elle a accepté. Elle a tout fait pour lui... Et lui il a fait quoi ?

Moi je lui pardonne pas à mon ex-mari. Dieu dit : pardonne-le, moi je dis : je ne lui pardonne jamais. J'étais très naïve. J'ai pensé, comme Amphitrite, comme Marie- Guillemine que ma mission c'était de m'occuper de mon mari, j'ai tout donné, lui il m'a donné que la souffrance... J'ai donné ma jeunesse, ma beauté, mon salaire, mon dévouement. Et lui en échange : pas le droit d'ouvrir un compte en banque, pas le droit de choisir mes habits, pas le droit de voir mes amis, ni la famille. Il ne m'appelle jamais par mon prénom ; c'est toujours « sale pourriture », ou « clochard ». Je travaille comme une esclave, et quand je demande 20 euros, il me tape. J'ai souffert. Il m'a gâché ma vie. J'ai pas connu d'autres hommes. Les hommes, maintenant, ils me dégoutent. J'ai divorcée et puis je suis tombée malade. Dépression. Cancer du sein.

Le jour que j'ai senti que j'avais un cancer, c'était un mercredi soir, le 5 mai 2012. Après le travail, à la douche, d'un seul coup j'ai senti une boule là, comme une noisette. Je me suis essuyée, je me suis habillée, j'ai fait ma prière, mais le sommeil était parti. Le lendemain à 8h, j'appelle le centre de santé. Mon médecin me dit « c'est un kyste, un gros kyste mais tu vas tout de suite à la clinique de l'Essonne. » Là ils me font la mammographie et l'échographie. Le chirurgien me dit : « Madame, il faut vous hospitaliser. Ils disent c'est un kyste, mais, tu as vu le bouchon sur la bouteille ? Quand la bouteille elle est fermée, on ne sait pas qu'est-ce qui y a à l'intérieur. ». L'opération, ma mère, je voulais pas qu'elle sache. Quand elle parle avec moi au téléphone, « ta voix est bizarre, pourquoi elle est comme ça ? ». Je dis « non ma maman, j'ai que le rhume, j'ai rien ».

Je suis restée à la clinique quinze jours. Le chirurgien (je ne l'oublie jamais), c'est un samedi, à 11h il ouvre la porte : « Madame, c'est un cancer », direct, ni bonjour, ni ça va, ni rien du tout.

J'ai commencé à crier, à pleurer. Les infirmières, elles me réconfortent et moi je pleure.

La suite, c'est l'hôpital à Ris-Orangis pour la chimio, puis ils m'ont mis un catéter avec l'aiguille dedans et le liquide qui coule à l'intérieur. Ça explose tout, la tête, le corps...

Trois fois par semaine, je pars faire la chimio. Une fois, je suis sortie de la chimio, je vois le chauffeur de taxi qui vient pour me chercher et je tombe dans ses bras. Il m'a pris, il m'a mis dans la voiture, il m'a ramené, il m'a mis sur le canapé et il m'a dit « tu te lèves pas surtout. » Après les séances de chimio, c'est la radiothérapie. La radiothérapie, c'est tous les jours réveil 6h, départ à 7h du matin... Et les rayons x... J'ai tout ce côté brûlé, noir noir noir.

C'est à cause de mon mari que j'ai eu tout ça... La misère du monde qu'il m'a fait. J'étais pas comme ça avant, je rigolais, j'étais une fille dynamique.

Aujourd'hui tu peux pas me toucher. Si tu me touches, je commence à crier de douleur, tous mes os me font mal. J'ai le bras gauche handicapé.

Tous les mois, je fais un contrôle et le médecin me dit : « il est stable ton cancer, il n'y pas de métastases, t'as de la chance ». Je suis vivante Abdullah.





GENEVIÈVE

Comme Arria et comme beaucoup d'autres femmes, elle s'est sacrifiée au nom de l'honneur de son mari... et le bien-être de sa famille !

J'ai choisi ce tableau de Judith déjà, parce que c'est la joie, c'est la fête et, pour moi, le rire est plus fort que tout.

J'ai aussi choisi ce tableau parce que je suis contente de son histoire : un homme peintre avait couvert la signature de Judith et mis la sienne à la place ! Cet homme lui a volé son mérite et son travail, mais cette fois l'histoire ne l'a pas laissé faire et presque trois siècle plus tard, en 1893, on a découvert le pot-aux-roses !

En plus Mama Judith était très combattante. A une époque où c'était presque impossible aux femmes de peindre professionnellement, elle, la fille d'un fabricant de bière (pas du tout une fille de peintre), elle a réussi. Elle a même ouvert son propre atelier et a formé des apprentis hommes !

Malheureusement, à cause de son mariage elle doit arrêter la peinture. Comme Arria et comme beaucoup d'autres femmes, elle s'est sacrifiée au nom de l'honneur de son mari... et le bien-être de sa famille.

Judith Leyster - La Joyeuse Compagnie



Blewu	Doucement
Blewu wi iih Blewu wi iih Blewu wi mianda kpélo Blewu wi mianda kpelo oh x2	Doucement, doucement Doucement, rentrez chez vous sains et saufs Doucement, rentrez chez vous sains et saufs Doucement x2
Gaga ga akpou magnan na zanlio o Blewu Blewu kpou magnan na zanlio o Ladoi sikpli gbi da tata Blewu	Lentement, le léopard ne presse pas ses pas ; Doucement, doucement, le léopard ne presse pas ses pas ; L'animal doté de queue ne saute pas par-dessus le feu ; Doucement
Mahou sikan m'yiri ya gouenan n'yan gonmegna oh Ikpi siné n'yiri ya kpoué nan nian gonmegna oh	Dieu en qui nous nous confions est le seul qui connaît nos problèmes Le Riche en qui nous nous confions est le seul qui connaît nos problèmes
Mina houn'djô, Mito kpera Mina houn'djô, Mito kpera M'gbenan kôkô miankoi sikpi gbegnon M'gbenan kôkô miankoi sikpi gbegnon	Restez éveillés, priez Restez éveillés, priez Même nanti d'une longue vie, on ne peut échapper à l'Au-delà Même nanti d'une longue vie, on ne peut échapper à l'Au-delà
Blewu wi mianda kpelo ooo Blewu wi mianda kpelo ooo Blew	Doucement, rentrez chez vous sains et saufs, Doucement, rentrez chez vous sains et saufs Doucement



SYLVIANE

” *J'aurais mieux aimé n'être que rebelle, mais j'avais des stigmates de soumission.
A trente ans je suis devenue une Diane, j'ai dompté le lion, le père.*

J'ai choisi une peinture de Marie-Gabrielle, parce que c'est une battante. Les femmes peintres du 18^e siècle étaient généralement issues de la bourgeoisie, parce qu'elles ne pouvaient avoir accès aux ateliers de peinture, que si elles connaissaient un maître.

Or, Marie-Gabrielle est issue d'une famille de domestiques. Malgré ce contexte difficile, elle a eu une très belle carrière. Pour son époque, cette femme est une vraie rebelle, puisqu'elle a réussi à sortir de sa classe sociale par sa passion pour la peinture, c'est admirable.

Dans mon éducation, on ne nous a pas appris à faire des choix, tout était écrit d'avance. J'aurais pu faire une terminale littéraire parce que j'étais bonne en français, mais non. Pour mes parents après le lycée, on n'allait pas en fac, il fallait trouver un métier. Un cours de secrétariat venait de se créer, aller hop on te met là ! Puis je suis tombée enceinte et je me suis mariée à 19 ans. On ne connaît rien à 19 ans... Finalement c'est toujours la vie qui a choisi pour moi.

Marie-Gabrielle a eu la chance de pouvoir faire ses propres choix, même s'ils allaient à l'encontre de sa condition sociale. Mais elle a sans doute dû beaucoup se battre pour arriver à faire ce qu'elle voulait. J'aurais mieux aimé n'être que rebelle, comme elle, mais j'étais soumise aussi...

Nous on était cinq filles, c'était dans les années 50. A l'époque, la fille fallait qu'elle soit bien sage, des petites robes, pas les salir, rester sur sa chaise. Il fallait bien se tenir et surtout pas la ramener ! Moi j'étais le trublion, j'étais la troisième. Même bébé, je rampais, je me sauvais, j'allais sur les fenêtres, il fallait m'attacher...

La figure de l'autorité quand on était jeune, c'était le père. On le craignait, on avait peur de lui. La mère, elle disait toujours « fais-ci, fais-ça, parce que sinon papa il va te faire ça, il va te taper ». Elle faisait toujours référence à l'image paternelle pour nous pousser à obéir. Quand le père est absent, et que les peu de moments où il est là, c'est uniquement pour la contraindre par la force, la fillette se construit avec une image masculine complètement ébréchée.

Mais à 30 ans, je suis devenue une Diane, d'un coup, comme ça : j'ai affronté mon père. Pour ses 60 ans, on lui avait organisé une fête. Toute la famille était là. Mon père supportait difficilement le bruit des enfants et petits-enfants. A un moment donné de la soirée, il est allé les voir et, sans avoir rien vu, il s'en est pris violemment à mon fils de six ans. Alors là je me suis levée et je l'ai affronté. Mon père a dit « Je suis ici chez moi, c'est moi qui commande ! Et puis je suis encore capable de te donner une gifle ». Alors j'ai dit « Ah oui ? Mais là le problème c'est que moi, si tu me donnes une gifle, je répondrai. Je n'ai pas peur de toi ». A ce moment, tous les gendres de mes sœurs, ils sont sortis par la porte-fenêtre, là, vers le jardin. C'est des lâches les hommes, c'est des lâches...

Cette image m'est toujours restée.

Après, la fête était finie, mais ça m'avait fait un bien fou. J'avais soulevé une espèce de chape de plomb. Depuis ce jour-là, j'ai été libérée. Je n'ai plus jamais eu peur de dire ce que je pensais à mon père.

Marie Gabrielle Capet - portrait présumé de Mlle Mars





AISSATA

”

*Ce que je cherche c'est l'Amour.
Aimer et être aimée de façon unique. Aimer et être aimer pour enfanter l'amour, un bébé d'amour.*

Marguerite Gérard - Portrait de Madame Gérard, épouse de Henri Gérard



J'ai choisi Tata Marguerite parce qu'elle fait des tableaux qui parlent d'amour, d'amour des enfants : moi mon rêve c'est d'avoir des enfants, sans les enfants on est rien.

Elle parle aussi d'amour amour. Tata Marguerite elle a beaucoup peint l'amour, beaucoup. Même des scènes... oh là là ! Mais dans la vraie vie, elle a compté que sur elle-même.

Tata Marguerite, elle est comme Diane et comme moi, elle veut pas se lier à un homme. Elle s'est jamais mariée. Il y en a beaucoup qui ont couru derrière moi, mais jamais je vais épouser un homme. Le mariage, c'est pas bon pour moi maintenant.

Mais j'aime les hommes, pas un seul, des hommes. Il y a des gens qui disent que je cherche un homme riche... Je travaille pour gagner mon argent, pour pas compter sur l'homme. Gagner l'argent, c'est être libre.

Tata Marguerite, elle aussi, elle voulait l'argent. Elle a décidé d'en gagner plein avec sa peinture et d'être libre. Et elle a réussi. Elle a pas attendu qu'on vienne la chercher, elle a proposé.

Ça c'est la vraie révolte, ne rien devoir à personne !

Moi aussi je suis une rebelle, jamais je ne me soumetts aux hommes. L'amour, j'en ai pas besoin. Bon c'est vrai, j'aimerais bien aimer un homme... Mais pas n'importe qui ! Ce que je cherche c'est l'Amour. Aimer et être aimée de façon unique. Aimer et être aimer pour enfanter l'amour, un bébé d'amour.



KADIATOU

” *Moi j'ai aimé mon mari, mes enfants, je vous ai donné tout mon cœur !
J'ai la force d'Atalante en moi, je peux surmonter les épreuves et continuer à vous aimer.*

J'ai choisi Tati Elisabeth, parce que je pense que c'est une femme brave, une femme forte. Elle s'est pas laissée faire malgré toutes les difficultés. Et elle a tout fait pour sensibiliser les autres femmes : même si on est une femme il faut aller jusqu'à son but et réaliser son rêve !

Et ces deux tableaux, c'est magnifique, on voit une mère très tendre avec son enfant... Mes enfants, c'est le plus important pour moi, j'ai envie qu'ils vivent bien, je mets rien au dessus, mes enfants c'est ma priorité. Mais, comme Tati Elisabeth, il y a des choses qui me manquent au niveau de la famille. Tati Elisabeth, elle a été très célèbre, elle a même ouvert son atelier, mais malgré tout, elle était pas heureuse, parce que ça n'allait pas avec son mari et elle s'est même fâchée à vie avec sa fille... C'est comme ça.

Moi, c'est mon beau-père. Même si je suis heureuse, j'ai des manques parce que mon beau-père il m'a jamais accepté... On a quand même fait deux mariages à cause de lui ! Heureusement que mon mari, c'est Hippomène : il était amoureux et il a toujours fait tout pour qu'on soit ensemble. Malgré son père !

J'avais dans les 13 ans quand mon mari au village, il m'a fait la cour. Il avait un poste à radio et, avec mes petites sœurs, le samedi et le dimanche, on dansait. C'est comme ça que ça a commencé. La musique à fond et lui il me regardait. Mais moi j'étais qu'une enfant, j'avais pas ça dans la tête.

Il avait 17 ans et il était timide, il arrivait pas à parler. Alors, quand je passe, il me fait « Tsssss, Tsssss tsssss ». De panique, j'ai commencé à me gratter partout, je tremble parce que si on te voit parler à un jeune homme, t'es morte...

Puis un jour, il est reparti en France, ça m'a fait mal ! Ça m'a fait très mal. Après quelques mois, il m'a envoyé un message, une pomme magique pour que je l'oublie pas ! Au village, quand le postier il donne la lettre à une seule personne, tout le monde est au courant et ma mère, elle me dit, « ah Kadiatou tu sors avec un garçon à ton âge ! Je vais te tuer. »

Après il m'a envoyé une deuxième lettre. « Je suis venu en France, je t'ai rien dit. Mais comme t'as remarqué, moi je t'aime beaucoup. Si tu veux te marier avec moi ». J'ai montré la lettre à ma mère et elle a dit « C'est à toi de choisir ». J'ai dit « Oui, pourquoi pas. » Comme il était pas au Mali, on a fait le mariage à distance.

Au bout d'un an, on a divorcé, à cause de son père, il l'a poussé. Pour lui, une fille qui n'a pas eu de père, qui a grandi seule avec sa mère, c'est une fille sans éducation. Ça m'a fait mal.

5 ans après, mon mari m'a appelé au téléphone. Moi je l'avais complètement oublié. Il m'a dit « C'est Idrissa ». J'ai commencé à crier, ma tante est arrivée, elle a parlé avec lui et il lui a tout raconté. Ensuite, avec mon tonton, ils m'ont dit « il faut accepter, c'est le destin, c'est ton destin. » On s'est marié et je suis venue en France. Mon beau père, qu'il m'aime ou qu'il ne m'aime pas, moi maintenant, je suis là avec ma famille, avec mes enfants.

Un jour, de colère, il s'est levé pour me taper ! Et là j'ai dressé mon arc, et j'ai pointé une flèche vers sa tête, j'ai dit « Là c'est trop, c'est trop, si tu me touches aujourd'hui, je ne vais même pas penser que tu es mon beau-père ! Je te plante ». J'ai dit « Moi je vous ai aimé, je vous ai donné tout mon cœur ! Maintenant, j'ai besoin d'être aimée. »

Aujourd'hui, j'ai la force d'Atalante en moi, je peux surmonter toutes les épreuves. Je peux me passer de lui, mais mes enfants, ils ont presque pas vu leurs grands-parents. Ça me rend triste.

Élisabeth Vigée Le Brun





NICOLE

” Je rêve juste pour rêver, pas pour voir ce rêve se réaliser mais pour l'esquisser, le caresser.

Constance Mayer Lamartinière - *Le Rêve du bonheur*

J'ai choisi ce tableau « Le rêve de bonheur » parce qu'il parle d'espoirs, les espoirs de Constance, la peintre. Malheureusement ça a été une tragédie, sa vie à elle. Constance est tombée amoureuse d'un monsieur, un peintre plus âgé et divorcé, ils ont vécu ensemble sans se marier pendant une vingtaine d'années. Beaucoup de critiques ont été dites, comme quoi elle imitait son amant : ses tableaux étaient trop beaux pour qu'ils soient fait par une femme ! Ils disaient beaucoup de mal d'elle. Même si ces accusations ont créé des douleurs chez Constance, elle a continué d'aimer ce peintre et de tout donner. Mais un jour, ça a finit par être trop difficile pour elle, à cause du stress de son environnement. Elle lui a demandé de l'épouser. Il a refusé. Très très triste, elle s'est laissée aller et elle s'est tuée. Elle n'a pas supporté.

Moi, je préfère rêver. Parce qu'on peut rêver d'impossible ! Je rêve juste pour rêver, pas pour voir ce rêve se réaliser mais pour l'esquisser, le caresser.



Mon rêve, c'est d'avoir une belle maison pour accueillir mes enfants, ma famille, mes petits-enfants.

Mon rêve aussi, c'est voyager dans toutes les îles Caraïbes et d'autres horizons.

Mon rêve, c'est de partir loin très très loin.

Mon rêve, c'est que tout le monde soit heureux, que leur mission soit accomplie, tous leurs désirs, leurs choix, leur objectif soient réussis.

Les rêves des femmes - Voix off. Ensemble.

Aïssata : mon rêve, c'est d'avoir des enfants. Parce que s'il n'y a pas d'enfants, il n'y a rien.

Sylviane : mon rêve, c'est que la femme, elle est la place qu'elle mérite dans le monde, qu'elle ne soit plus opprimée, qu'elle soit respectée, qu'elle ait une éducation, qu'elle prenne le pouvoir.

Mon rêve, c'est que mes enfants m'expriment leur amour plus qu'ils ne le font actuellement, qu'ils me respectent, parce que ça, c'est un manque terrible.

Fatou : mon rêve, c'est que tout le monde vive bien, que la paix revienne dans le monde.

Mon rêve, c'est d'être milliardaire pour avoir l'indépendance financière, comme ça tu es libre d'aller où tu veux, tu peux aider tout le monde et que tout le monde mange à sa faim !

L'Afrique, il faut qu'elle soit autonome. Pour que l'africain puisse aller faire du tourisme dans les autres pays comme les français, nous on aimerait être comme ça !

Geneviève : mon rêve, ça serait d'être sur le Titanic avec toutes les Mamas, mais cette fois-ci il coulera pas ! Il y aurait la terrasse, le restaurant, le bal et tout. On ferait un grand voyage, on irait à Dubaï, en Amérique, à Miami, au Congo, au Togo, un peu partout. Mon rêve, c'est ça.

Kadiatou : mon rêve, c'est la paix partout dans le monde. S'il y a la paix, il a tout. En ce moment, il y a les enfants qui meurent et les femmes innocentes. Je veux que la paix revienne.

Mon rêve, c'est d'avoir une longue vie pour que je puisse voir mes enfants grandir, qu'ils prennent soin de moi, ça aussi c'est mon rêve.

Marie-Jeanne : depuis petite, j'ai ce rêve dans ma tête. Dans la ville où j'ai grandi, il y avait le fleuve et les bateaux. Nous, notre plus grand plaisir, c'était de voir les bateaux partir. Même si on partait pas, on allait sur les quais voir les gens qui embarquent. Et moi j'ai tellement aimé ça !

Donc moi mon rêve, c'est prendre le Queen Mary 2 jusqu'en Amérique avec mes enfants, mes amis, mes connaissances.

Touria : mon rêve, c'est de ne plus voir mon cauchemar tous les jours. Et oui, mon ex-mari il habite dans le foyer juste à côté, aux Tarterêts !



ROSALIE

” *L'amour de mon père m'a beaucoup marqué.
Après tant d'années, nous sommes réunies nous les trois sœurs.*

J'ai choisi Tantie Hortense parce qu'elle est orpheline comme Didon, et comme moi et mes sœurs, son papa est mort quand elle avait deux ans. Toutes les cinq on ne sera jamais comme une personne qui a ses parents. Aucun orphelin qui grandit sans papa, sera comme quelqu'un qui a grandi avec son papa. Tu vois, nous, Didon et Tantie Hortense, on n'avait personne pour nous protéger et on a été attaqué, critiqué. Moi j'ai toujours une plaie là...

Tantie Hortense a appris la peinture avec un ami de la famille et les gens ils ont accusé, ils ont dit que c'est pas possible qu'on l'aide pour rien, qu'il avait forcément des idées derrière la tête. Elle a dû souffrir de ça, mais elle a quand même fait sa peinture et elle est devenue très connue. Même le roi lui a commandé des tableaux !

Quand les gens ils voient des gens fragiles, ils les attaquent... Maintenant je me méfie des gens et quand j'en vois qui me font de la méchanceté, je ne le supporte pas.

Quand j'ai perdu ma mère, mon père a dit : « je reste avec mes enfants, je me remarie pas. » Donc on était avec lui et il nous faisait tout. Pendant un an, on est resté seul avec lui, mais après, sa grande sœur lui a dit : « tu ne peux pas continuer comme ça parce que tu es jeune il faut que tu te remaries. » Il s'est remarié.

Mon père il m'aimait beaucoup. Depuis ma naissance jusqu'à sa mort il m'a jamais tapé, toutes les fin du mois, il me donnait de l'argent de poche pour que j'achète tout ce que je voulais.

Et d'un coup, brutalement, un jour je l'ai perdu. Il est mort. Quand j'ai perdu mon père, j'ai beaucoup souffert. J'étais petite, je ne savais pas la gravité de la mort, mais quand la mort arrive, il n'y a plus d'espoir. J'étais perdue.

J'ai été adoptée par une cousine et j'ai continué l'école là-bas. On n'avait plus de liens avec mes sœurs, je ne savais pas comment les approcher, comment me mettre avec elles. Heureusement que les enfants de ma cousine ils m'ont beaucoup aimé, beaucoup aimé.

J'ai souffert du manque de père, j'ai beaucoup souffert malgré que... C'est pas le même amour. Tu n'auras jamais le même amour... Rien que de voir les autres avec leurs parents, déjà ça te fait souffrir. Quand j'avais quelque chose, que j'étais mal, j'avais personne à expliquer, à confier, je partais dans mon coin je pleurais, je pleurais.

Ça m'a marqué, ça m'a beaucoup marqué l'amour de mon père. Même maintenant, je suis mariée, avec mon enfant, mais j'ai toujours ce manque en moi. Et tu vois, sur ce portrait, Tantie Hortense aussi a l'air un peu triste, un peu soucieuse, elle a peut-être été marquée, comme moi.

Après tant d'années, nous sommes enfin réunies, nous, les trois sœurs. Et nous nous aimons beaucoup. Il y a une entraide entre nous, sans quoi je ne serai pas en vie.

Haudebourt-Lescot, Hortense - Portrait de l'artiste





FATOU

”

*Petit à petit je sors de l'ombre et je perçois la lumière devant moi.
Toutes les femmes comme moi sortent de l'ombre !*

J'ai choisi cette peinture de Jean-Baptiste parce que, si on enlève le côté biblique elle résonne énormément avec ce que beaucoup de mères ont vécu et vivent dans nos quartiers : la mort de leur fils, comme la Vierge Marie. On t'appelle, on te dit « viens viens viens » et tu vois ton fils par terre. Tu pleures, tu es désespérée, « c'est mon sang, c'est ma vie qui est là », tout s'écroule. La Vierge Marie, elle lève sa tête vers le ciel comme si elle demandait à Dieu de lui ramener son enfant.

Et puis il y a les maladies chroniques, le diabète et la tension, qu'on développe à cause de la peur de perdre son enfant dans une rixe stupide, ou à cause d'une balle perdue ou d'une balle à un bout portant (comme Nahel)... Les endeuillées, les condoléances...

Les quartiers, c'est des ghettos, nous disent les médias. Et les jeunes sont montrés de doigt comme des dealers, des voyous. Comme si c'était tous des voyous !

Mais j'ai choisi cette peinture aussi pour la lumière. Juste une petite étoile qui brille, une étincelle qui nous dit qu'on pourrait être libre, qu'on pourrait ne plus vivre ça. L'espoir, le peintre a dû en avoir beaucoup besoin : à 10 ans, il a été envoyé en mer pour faire mousse, il a vécu sur un bateau loin de sa famille pendant cinq ans. Et il est rentré vivant.

Moi, au Sénégal, je vivais avec ma grand-mère. Je suis arrivée en France à huit neuf ans, pour rejoindre mon père, avec ma mère et mon petit-frère. J'ai la double culture. Ça a été très difficile au début, on était enfermé dans l'appartement et quand on était à l'école, les enfants disaient « ah la blédarde ! ». Oui, encore aujourd'hui, ça me colle à la peau. Je suis toujours la femme qui vient d'ailleurs, l'étrangère, la noire. Double peine : femme et blédarde.

Mais petit à petit, je sors de l'ombre et je perçois la lumière dans ma tête ! Toutes les femmes comme moi sortent de l'ombre !

Pour moi, avec ce tableau on peut s'imaginer au commencement, au début de notre ère. A ce moment-là, la femme n'était pas souriante (peu importe sa couleur ou son origine), elle était crispée, soumise, inexistante. Pourquoi ? Parce que l'homme la maltraitait, l'humiliait, la pilonnait. La femme était sa chose. Sa femme-chose. A l'image de Neptune qui abuse les femmes qui lui résistent.

Il y a un ras-le-bol, car nous sommes devenues des mères-chose maintenant. Et c'est les enfants qui souffrent. Nos enfants sans père. Particulièrement nos fils... Des fils désorientés qui cherchent la figure père. Mais rien. Les hommes les ont abandonnés, ils se moquent de leurs propres enfants voire ils en ont peur. Même Neptune a été mangé par son père Saturne qui craignait que ses enfants deviennent plus puissants que lui ! Et Dieu qui a abandonné son fils, Jésus... Nous, les femmes, nous sommes seules à nous battre, seules à tenir nos fils dans les bras, comme la Vierge Marie. Seules, nous jouons le rôle de femme, mère et père.

Seules mais fortes et debout. Aujourd'hui nous sommes plus fortes que jamais. Cette force, qui était en nous depuis des siècles, a fait surface. Elle était dans notre chaire, dans la mémoire de notre corps.

Depuis que la force est sortie, nous sommes en paix avec nous-même, nous sommes belles, nous sommes en train de retrouver notre place, notre identité. Petit à petit il y a le sourire qui vient et enfin on s'impose, on est fière, on a retrouvé la confiance en soi, on ne va plus se laisser faire, ni se laisser marcher dessus.

Maintenant, nous les femmes, on est là comme vous, on est sur le même pied d'égalité et il faudra conjuguer avec.





NATHALIE

” *Le choix c'est le sésame de la liberté.*

J'ai choisi Rosalba parce qu'elle a été la première femme à introduire un courant artistique en France et cela à la fin du 17^e siècle. Elle a fait découvrir à l'élite aristocratique l'art du pastel, technique très peu connue à l'époque.

Elle a révolutionné la peinture. Elle, femme peintre issue d'un milieu modeste (une mère dentellière et un père fonctionnaire), avait pourtant commencé sa carrière en tant qu'artisanne dans la décoration de tabatières. Mais son inventivité, sa manière nouvelle et très personnelle de peindre lui valent une très grande reconnaissance.

Rosalda, dans sa peinture, se moque complètement des normes et des conventions sociales que sont censées respecter les femmes. Elle est, pour moi, un emblème de réussite et de liberté : elle a galopé jusqu'à l'endroit où elle voulait s'installer, sans tenir compte de son genre et de son milieu.

Dès mes huit ans, j'ai pris conscience des inégalités sociales.

Ma mère n'a pas choisi sa carrière, tout simplement parce qu'elle n'a pas pu aller à l'école.

Ma mère n'a pas choisi sa féminité, parce que les femmes plus âgées entraînaient les petites filles à être de futures bonnes épouses.

Ma mère n'a pas choisi ses loisirs, parce qu'une femme doit juste s'occuper de son foyer.

Ma mère n'a pas choisi son mari, elle n'avait que 8 ans lorsque celui-ci lui a été présenté comme étant le futur père de ses enfants.

Moi, à huit ans, j'ai vécu le pire. Pendant trop longtemps. Jusqu'au jour où j'ai dit Non.

« Soit tu te maries, soit tu meurs aujourd'hui. ». J'ai dit Non, je veux pas.

Pistolet sur le front, « Signe, signe, signe ! ». J'ai dit Non, non, non ! Je n'ai pas signé.

J'ai fui. A 3h du matin j'ai fui. J'ai tellement couru... Ils m'ont quand même attrapé.

Après ça, je ne pouvais plus sortir de ma chambre, j'étais comme une prisonnière. Mais libre dans ma tête.

Alors un jour, je n'ai pas fui, je suis partie, la tête haute.

Je suis née dans une famille très ancrée dans les traditions. Les traditions vous voyez ? Ce sont ces principes et dogmes qui se perpétuent de génération en génération sans être remis en question.

J'étais très proche de ma mère, une femme très forte et courageuse aimant beaucoup sa famille mais mal aimée de sa belle- famille.

Ma mère, je ne l'avais jamais vu vraiment épanouie. Ça m'a fait réfléchir.

J'en suis arrivée à la conclusion que si je ne me battais pas, je répéterais le même schéma.

J'ai choisi de ne pas reproduire et je me suis promis de construire une vie selon mes propres choix. Une vie qui me ressemble. Comme Rosalda, qui a choisi une vie consacrée à la peinture et qui, pour se faire, a refusé toute sa vie l'amour et le mariage.

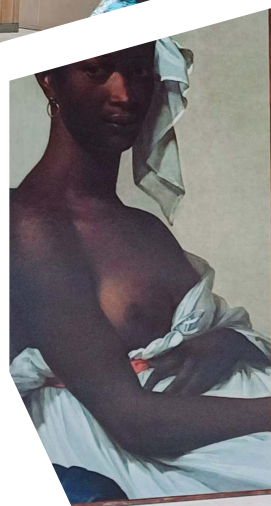
J'ai choisi mes études, j'ai choisi ma carrière, j'ai choisi mon mari, j'ai choisi mes loisirs, j'ai choisi ma croyance.

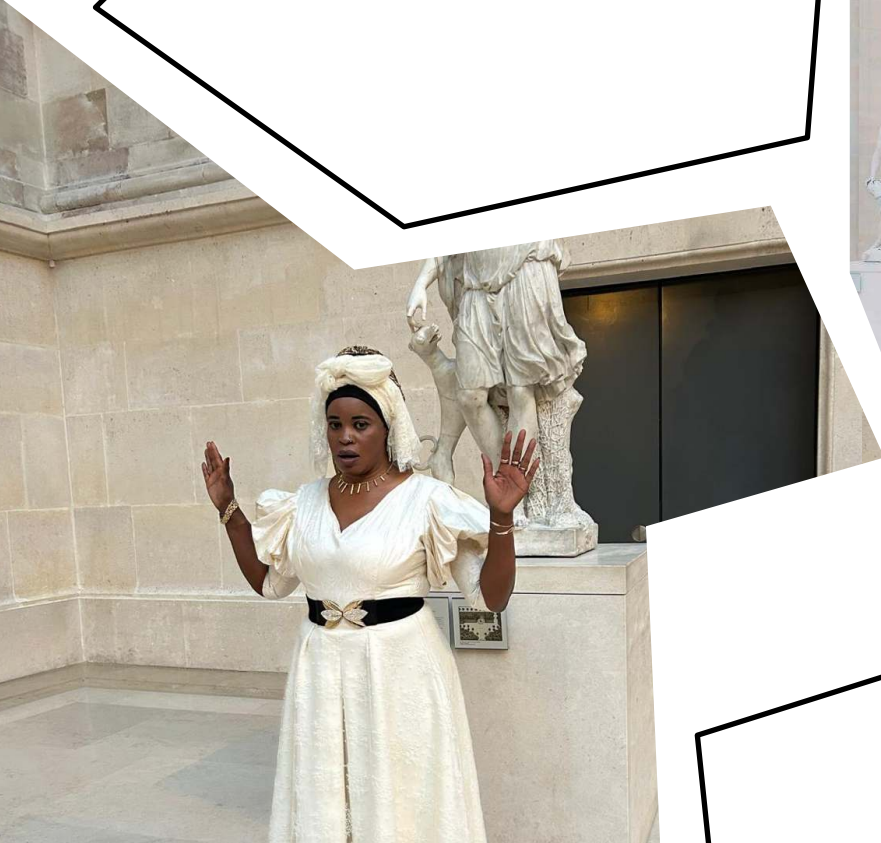
Je ne laisse personne décider à ma place parce que je sais qui je suis et je sais où je vais. Je veux être libre et puissante à l'image de ces chevaux indomptables qui sont capables, si vous les menacez, de vous faire tomber de selle et de vous piétiner... Car la liberté ne s'acquiert pas sans adversité. D'ailleurs, vous connaissez une révolution ou un changement qui s'est fait sans opposition ?

La confrontation donne de la force à mon combat, celui d'occuper ma juste place dans le monde, de sortir des sentiers tout tracés par les traditions et les clichés sociétaux, afin de me frayer ma propre route. Cela nécessite beaucoup de courage, de la détermination, de l'humilité et surtout beaucoup d'amour propre.

Rosalba Giovanna Carrieri- Portrait de jeune fille







L'EQUIPE

Simon Pitaqaj - Texte, mise en scène

Simon Pitaqaj est né à Gjakovë, au Kosovo. Il se forme en France à l'atelier d'expression théâtrale Radka Riaskova et auprès du metteur en scène russe Anatoli Vassiliev. Parallèlement à son travail de metteur en scène et de comédien, il est auteur. Simon Pitaqaj a écrit de nombreuses pièces dont *P'tit Jean le Géant* (Prix Artcéna), *Hey Le Coq* et *Vaki Kosovar* conte musical, *Le Prince* librement inspiré de l'adolescent de Dostoïevski, *Les papas sont-ils courageux ?*, *Le rêve d'un homme ridicule* librement inspiré de la nouvelle *Le rêve d'un homme ridicule*, *l'idiot*, *le grand inquisiteur* de Dostoïevski et le discours du dictateur de Charlie Chaplin, *Nous, les petits enfants de Tito* (Prix CNT), *La Vieille Guerre – Bataille du Kosovo 1389* (Prix « Guerre Millénaire » du blog Le Souffleur) Adapte *Le Pont* d'après *Le pont aux trois arches* d'Ismaïl Kadaré, *L'homme du sous-sol* d'après les carnets du sous-sol de Dostoïevski, *Le mariage mixte* d'après *le mariage* de Gogol, *Les derniers instants* de Pouchkine de Joukovski, Lermotov, *Le festin pendant la Peste* Pouchkine, *La légende du grand inquisiteur* de Dostoïevski.

Flore Marvaud – Ecriture

Flore Marvaud s'est formée en communication et arts du spectacle. Depuis 2007, elle crée des lumières pour le spectacle vivant, travaillant avec des compagnies comme Caterina Perrazi, La Tribu, et Les Grandes Personnes. Avec la compagnie Liria, ses précédentes collaborations en tant que créatrice de lumières sont *L'Homme du sous-sol* (d'après les carnets du sous-sol de Dostoïevski, adapté par Simon Pitaqaj), *La Vieille Guerre – Bataille du Kosovo 1389* (adapté par Samuel Albaric, Simon Pitaqaj), *Nous, les petits enfants de Tito*, *Le Pont* (d'après Ismaël Kadaré, *Le Pont aux trois arches*, adapté par Simon Pitaqaj), *Le Prince* (d'après L'Adolescent de Dostoïevski, adapté par Simon Pitaqaj), et *Le rêve d'un homme ridicule* (d'après Dostoïevski et Chaplin, adapté par Simon Pitaqaj), tous mis en scène par Simon Pitaqaj. Pour sa septième collaboration avec la compagnie Liria, elle a réalisé les lumières de *P'tit Jean Le Géant* (écrit et mise en scène).

Valeria Daffarra – Comédienne

Valéria s'est formée en Italie notamment auprès d' Esther Ruggiero, de Danila Satragno, d'Eugenio Allegri, puis d'Ariane Mnouchkine à Paris et d'Eugenio Barba à Holstebro. Elle co-fonde la Piccola Compagnia della Magnolia en 2004 à Turin. Elle met en scène et interprète *Sofia* (de Franco Rabino, 2009), *Incantations* (d'après Andrea Zanzotto, 2012), *Les Naufragés du rêve* (d'après Pablo Neruda, 2013), *Solal*, un cri d'amour (extraits de *Belle du Seigneur* d'Albert Cohen, 2014). En tant que comédienne-chanteuse, elle a joué sous la direction, Gabriele Vacis, Ellen Stewart LaMaMa, Mamadou Dioume, Spyros Sakkas, Claude Buchvald, Ali Ihsan Kaleci, Eugenio Barba. Dans la pièce *Giovanna*, écrite et mise en scène par Claire-Sophie Beau, elle interprète en italien et en français le rôle de la fille d'Amedeo Modigliani et Jeanne Hébuterne (2019). Avec la compagnie Liria, sa première collaboration en tant que comédienne, est *Le rêve d'un homme ridicule* (adaptation, écriture et mise en scène par Simon Pitaqaj).

Henry Lemaigre – Comédien

Henry Lemaigre s'est formé à Nantes, obtenant une licence de lettres modernes, puis à l'École de théâtre pour devenir acteur. En 2016, il entre à l'École départementale de théâtre du 91 et obtient son DET en 2018. En tant que comédien, il a joué dans *Oussama ce héros* (compagnie Blast Collectif), *Dans la république du bonheur* (compagnie Satin Rose), et *Liberté à Brème* (collectif En Finir). Avec la compagnie Liria, ses précédentes collaborations sont *Le rêve d'un homme ridicule* (d'après Dostoïevski et Chaplin, adapté par Simon Pitaqaj), *La beauté du souvenir* (écrit par Simon Pitaqaj), *Le festin pendant la peste* (d'Alexandre Pouchkine), *Les derniers instants de Pouchkine* de Vasili Jaukovski, adapté par Simon Pitaqaj), et *La mort du poète* (de Vasili Jaukovski, adapté par Simon Pitaqaj), tous mis en scène par Simon Pitaqaj. Il a également été le regard extérieur dans la création de *Hey le coq* (écrit et mise en scène par Simon Pitaqaj). Pour sa sixième collaboration avec la compagnie Liria, il est assistant metteur en scène de *P'tit Jean Le Géant* (écrit et mise en scène par Simon Pitaqaj).

Julie Bossard - Scénographie

Julie Bossard s'est formée en arts appliqués, design et aménagement d'espaces à l'IDAE à Bordeaux, puis en décor de spectacle à l'INFA à Nogent-sur-Marne. Artiste pluridisciplinaire, elle a commencé sa carrière en 2006 en tant que plasticienne et accessoiriste avec la compagnie Méliadès. Avec la compagnie Liria, ses précédentes collaborations en tant que scénographe sont *Le Pont* (d'après Ismaël Kadaré, *Le Pont aux trois arches*, adapté par Simon Pitaqaj), *Le Prince* (d'après L'Adolescent de Dostoïevski, adapté par Simon Pitaqaj), *Le rêve d'un homme ridicule* (d'après Dostoïevski et Chaplin, adapté par Simon Pitaqaj), et *Hey le coq* (écrit par Simon Pitaqaj), tous mis en scène par Simon Pitaqaj. Pour sa cinquième collaboration avec la compagnie Liria, elle a réalisé les décors de *P'tit Jean Le Géant* (écrit et mise en scène par Simon Pitaqaj).



L'IMMAGINE ANNE GARAUD

Transports

Plus qu'un mois pour vous préparer au ticket unique

➔ P. XII

Votre fait du jour Un appel à témoins vingt et un ans après la disparition de Florence Bloise ➔ P. VI et VII

91

Matin 10°
Midi 12°
Soir 7°

Lundi 2 décembre 2024 • Essonne

Le Grand Parisien

CORBEIL-ESSONNES | Des femmes issues des quartiers de la ville ont proposé, samedi, un spectacle aussi fort qu'engagé au milieu des majestueuses sculptures de la cour Marly du musée parisien.

« Là, ce sont les Tarterêts qui viennent au Louvre »

Florian Garcia

SOUDAIN, une voix s'élève et vient briser le silence de la cour Marly du Louvre. Au beau milieu des visiteurs et des sculptures, Geneviève vient donner le coup d'envoi d'une représentation unique montée spécialement pour clore les trois ans de partenariat entre la commune de Corbeil et le prestigieux musée aux 8,8 millions d'entrées annuelles.

Drapée dans son tissu africain, baignée par la lumière naturelle de la verrière, cette habitante de Corbeil entonne un chant de sa voix puissante. Entre ses mains, une reproduction d'un tableau de la peintre Judith Leyster qu'un homme s'était frauduleusement approprié en recouvrant sa signature. Le choix est loin d'être anodin. Samedi, les onze résidentes qui prennent part à l'événement organisé avec la compagnie théâtrale Liria vont profiter de cette exposition rare pour porter haut la parole des femmes et celle de leurs quartiers.

« Je crois que ça ne se reproduira jamais »

« Quand on dit qu'on vient des Tarterêts, cela implique souvent une image négative, regrette Geneviève après la représentation. Mais grâce à ce partenariat, c'est tout l'inverse. Là, ce sont les Tarterêts qui viennent au Louvre. » Si Geneviève, Sylviane, Fatou ou encore Touria ont pu se produire dans la cour Marly du musée, c'est qu'un partenariat a été passé en 2022 entre le Louvre et la commune. Pendant trois ans, le musée a multiplié les actions de sensibilisation à la culture, principalement dans les quartiers prioritaires. Petite enfance, centre de



loisirs, scolaires, associations... au total, plus de 11 000 habitants ont bénéficié du projet dont plus de 2 300 qui ont pu se rendre au Louvre.

Point d'orgue de ce travail mené de concert depuis trois ans, ces onze femmes issues des quartiers ont donc investi la cour Marly pour une représentation unique. « Être à côté de ces sculptures majestueuses, c'est tout simplement prodigieux, s'exclame Sylviane. Ça représente beaucoup de choses d'être ici aujourd'hui pour raconter mon histoire. C'est magistral, je crois que ça ne se reproduira jamais. »

Connue pour être à l'origine du collectif des Gilets roses à

Corbeil-Essonnes, un regroupement de mamans qui sillonne les quartiers pour apaiser les tensions, Fatou a elle aussi pris part au projet. « C'est magnifique, je me sens privilégiée, confesse-t-elle entourée des siens. Nous avons pu véhiculer un message fort devant tous ces visiteurs qui venaient parfois d'autres pays. »

Son message, c'est celui d'une femme qui a quitté son Sénégal natal « à l'âge de 8 ou 9 ans » avec sa mère et son petit frère pour rejoindre son père déjà installé en France. Un déracinement difficile suivi de moqueries quand les enfants de l'école la qualifiaient « de bléarde » ou encore quand,

Musée du Louvre (Paris 1^{re}), samedi. En partenariat avec la compagnie théâtrale Liria et le musée, onze femmes de Corbeil-Essonnes ont interpellé les visiteurs.



Il y a tellement de femmes qui se battent pour trouver leur place dans la société

Fatou, membre du collectif des Gilets roses

aujourd'hui, on lui renvoie l'image de cette femme « qui vient d'ailleurs ».

Un projet dès 2025 avec le Palais de Tokyo

« Grâce à ce partenariat, nous avons pu faire passer des messages, continue Fatou. Il y a tellement de femmes qui ne sont pas aidées par les papas, mais qui se battent pour trouver leur place dans la société. Ce sont ces témoignages que nous avons entendus aujourd'hui. C'est également l'occasion de faire en sorte que les jeunes s'intéressent à la culture. Des partenariats comme ça, j'aimerais tellement qu'il y en ait encore beaucoup d'autres. »

Fin décembre, les échanges entre le musée et la ville s'achèveront. « Ne l'oublions pas, ce musée est le musée de tous les Français et sa mission est une mission de service public, a rappelé le maire (DVG) Bruno Piriou dans son discours prononcé devant un parterre d'habitants venus pour l'occasion. Cela signifie que nous sommes ici chez nous et je sais que grâce à tous ces projets menés depuis trois ans, et grâce au fait que vous soyez déjà venus, vous vous y sentez chez vous. »

Dès 2025, un nouveau projet s'ouvrira pour la commune. Il s'écrit cette fois avec le Palais de Tokyo, consacré à l'art moderne et contemporain.

Quand les mamans de Corbeil-Essonnes s'invitent au Louvre !

Nadir Dendoune - journal Le courrier de l'Atlas

Ce samedi 30 novembre à 16h, « La parole rêvée des femmes » sera présenté au cœur Marly du Louvre. Ce projet, né de l'élan créatif et humanitaire des mamans de Corbeil-Essonnes, met en lumière des récits souvent tus : ceux de femmes isolées, parfois victimes de violences, mais habitées par une force et une résilience extraordinaires.

Ce moment au Louvre marque une étape exceptionnelle pour ce projet qui, depuis 2017, donne voix à l'invisible et place ces femmes au centre de l'attention artistique et sociale.

Entrée libre. À l'initiative du projet, le metteur en scène Simon Pitaqaj. Nous l'avons rencontré.

LCDL : En quoi consiste « La parole rêvée des femmes » ?

Simon Pitaqaj : C'est un projet qui redonne une place centrale aux femmes dans l'espace public, tout en luttant contre les violences qu'elles subissent. Nous recueillons leurs témoignages, organisons des ateliers d'écriture et des mises en scène, puis nous présentons leur parole au public à travers des restitutions, des portraits et un livret. L'objectif est autant artistique qu'humanitaire : sensibiliser et redonner confiance à ces femmes souvent isolées.

Qui sont les principales bénéficiaires de ce projet ?

Le projet s'adresse principalement aux femmes en situation d'isolement : sans emploi, monoparentales ou victimes de violences. Nous travaillons avec des associations pour les accompagner dans leur autonomie et leur épanouissement. Les restitutions publiques impliquent également leurs familles et créent un cercle vertueux, en redonnant à ces femmes une place de premier plan dans leur quartier et leur cercle familial.

Quelle est l'histoire derrière ce projet ?

Tout a commencé en 2017 avec un atelier d'écriture auprès de mères des Tarterêts. Ces femmes ont partagé leurs préoccupations, notamment pour l'avenir de leurs enfants et leur rôle dans une société qui les invisibilise.

Ce travail a évolué, d'abord avec Les mamans courage, puis avec des thématiques comme le lien père-fils. Après un événement tragique, nous avons décidé de rendre hommage aux voix féminines avec La parole rêvée des femmes.

Qu'est-ce que cela représente pour vous d'emmener ces femmes au Louvre ?

Je n'y crois toujours pas. C'est une immense émotion de voir ce projet trouver une place dans un lieu aussi prestigieux. Je suis heureux pour ces femmes, dont les récits croisent désormais les œuvres d'artistes célèbres. C'est une reconnaissance de leur courage et de leur histoire. J'ai hâte d'y être et de partager ce moment avec elles et avec le public.

Quels sont vos espoirs pour l'avenir de ce projet ?

Nous voulons aller encore plus loin : collecter d'autres témoignages, multiplier les collaborations culturelles et continuer à sensibiliser. Ce travail est essentiel pour bâtir un mouvement durable, où les femmes ne sont plus réduites au silence, mais écoutées et valorisées à leur juste place.

Arnaud Miceli – reportage de La parole rêvée des femmes au Louvre

<https://www.youtube.com/watch?v=AlxxlI9K74g&t=10s>

focus

La compagnie Liria : la liberté en partage

Liria signifie liberté en albanais. La compagnie, créée au lendemain de l'indépendance du Kosovo, axe son travail sur le texte, le corps et les objets. Elle fabrique des spectacles intenses, dans une langue inventive à la poésie écorchée, avec « des comédiennes et comédiens Italiens, africains, maghrébins, français, croates, aussi des vieux d'EHpad, des mamans malleuses, une Algérienne et Marilyn », comme dit Simon Pitaqaj, son directeur. Bouleversante d'humanité, sidérante de justesse, souvent drôle puisqu'il faut rire du malheur, l'œuvre qu'élabore la compagnie Liria est passionnante. Installée en résidence à Corbeil-Essonnes, elle y fait dialoguer le territoire et le monde.

Entretien / Simon Pitaqaj

Pour un théâtre nourri de l'humain

Metteur en scène et comédien, dramaturge et conteur, Simon Pitaqaj a installé la compagnie Liria à Corbeil-Essonnes où il travaille à constituer un répertoire original qui tisse frame humaine et chaîne théâtrale.

Comment êtes-vous arrivé à Corbeil ?

Simon Pitaqaj : Avec *Nous, les petits enfants de Tito*, en 2017. L'équipe du théâtre de Corbeil cherchait une compagnie qui pouvait travailler avec des jeunes en rupture sociale sur les thèmes qu'abordait cette pièce. La compagnie Liria a donc été accueillie en résidence, assortie d'un soutien à la production et à la diffusion. Avec une vingtaine de jeunes, nous avons mêlé récits de vie et fiction, réécriture et mise en scène, et créé *Boubakar made in France*. Puis, avec des femmes issues de l'immigration, notamment maliennes, nous avons commencé un travail sur l'identité, l'origine, la double culture, les enfants perturbateurs, qui a donné *Les Mamans courage*, un livre et plusieurs représentations. Tout ce travail s'est ensuite développé avec *Les Papas sont-ils courageux ?* et *La Parole rêvée des femmes*. Ce projet est né de la demande d'une association qui avait vu *Les Mamans courage* et voulait rendre hommage à une femme détestée du quatrième étage par son mari, événement qui avait traumatisé le quartier. Pour interroger la violence faite aux femmes, nous avons récolté leurs témoignages au local de l'association Arc-en-ciel du quartier de l'Ermitage. Nous sommes ensuite allés dans un autre quartier, les Tarterets, avec l'association Falato, jusqu'à organiser des expositions photos au théâtre de Corbeil et dans les médiathèques, et un spectacle où ces femmes apportent leurs voix et leurs récits avec courage, confiance et dignité.

Comment ces témoignages nourrissent-ils votre création ?

S. P. : J'aime entendre ces voix et aussi la langue qu'elles parlent. Un français cabossé, retors. Ça m'amuse d'en jouer et d'aménager le mélange entre l'écriture et l'oralité. La main écrite et arrive à formuler ce qui est dit à l'oral en le complétant. Il faut ensuite que l'écrit soit audible : cet aller-retour me passionne. Ces femmes, sur scène, donnent sans vouloir donner, dans un présent parfaitement adéquat à l'essence du comédien. C'est à cet endroit que ça me touche.

« Ce qui me passionne dans les mythes, c'est la manière dont ils habitent le quotidien. »

Ce lien entre oral et écrit nourrit aussi votre attrait pour les mythes...

S. P. : Les légendes et les contes sont traditionnellement racontés et doivent passer par l'écrit pour être dits sur scène. Je m'en inspire comme je le fais des témoignages, pour les rendre à ma manière. Comme si je les devrais pour mieux les recréer. Ces allers-retours me permettent de trouver ma langue à moi. Le Prince a été construit selon ce principe, sous la forme d'un dialogue entre Arkadi, personnage de *L'Adolescent* de Dostoïevski, et Moussa, un jeune des Tarterets. Deux époques, deux



Simon Pitaqaj, comédien, metteur en scène et directeur de la compagnie Liria.

continents, deux langues, mais les mêmes problématiques. Ce qui me passionne dans les mythes, c'est la manière dont ils habitent le quotidien. Ça a commencé avec *La Vieille Guerre* et la naissance du mythe du Kosovo à la bataille du Champ des Merles, en 1389. Il est passionnant de comprendre comment les légendes se créent et comment leurs personnalités nous animent encore aujourd'hui. C'est ce que j'ai fait avec *Le Pont*.

Dans *P'tit Jean le Géant*, votre dernière création, vous mêlez toutes ces sources...

S. P. : *P'tit Jean le Géant* est aussi né d'une légende. Ce spectacle interroge la manière dont la fiction révèle l'intime et comment l'intime devient fiction. Comment se débrouille-t-on avec le passé ? Le prend-on comme il est, douloureux, ou lui rend-on sa vitalité pour pouvoir vivre avec ? Le théâtre permet de restaurer le temps et de voir ce qu'on peut faire du passé pour qu'il ne demeure pas statifié. Je viens moi-même d'un passé tragique : que dois-je en faire ? Quand j'ai commencé le théâtre, je ne savais pas que j'allais faire ce voyage passionnant et excitant. La rencontre avec les habitants de Corbeil et surtout avec

les femmes m'a beaucoup appris. Sur les femmes, évidemment, mais aussi sur moi-même, sur les clichés virilistes : cela m'a permis d'avancer humainement et artistiquement.

Que raconte *P'tit Jean le Géant* ?

S. P. : Tout part d'une rencontre entre un Kosovar et un Algérien, qui a quitté l'Algérie après la décennie noire pour vivre sans papiers en France. Le Kosovar y est arrivé dans les années 90, comme moi. J'avais envie de jouer avec les clichés. Qui sont ces deux personnes ? Qui est Ibrahim ? Un criminel de guerre, un terroriste ou sa victime ? Qui est l'Albanais ? Un mafieux, un mac, un trafiquant et un voleur, comme le voudraient les aprioris ? La pièce se déroule en trois tableaux. Après la rencontre, on plonge dans une espèce de rêve qui nous renvoie vers une légende lointaine et horrible. Ces hommes racontent-ils leur vie ou la légende ? Comment la légende éclaire-t-elle leur identité et les pousse-t-elle à se raconter ? Les femmes de la légende viennent alors hanter le récit en l'accompagnant et on découvre l'identité de chacun. Avec ce spectacle, j'arrive non pas à une conclusion, mais plutôt à l'affermissement d'un champ d'écriture, qui m'amène à réfléchir sur ces êtres humains en transit, ce qu'évoquait déjà *Le Prince*. Pourquoi sont-ils en transit, pourquoi ne peuvent-ils pas en sortir, combien de temps dure ce transit ? Je ferai une lecture de *L'homme transit* le 11 novembre et d'autres projets naîtront autour.

P'tit Jean le Géant, Théâtre Le Colombier, 10, rue Marie-Anne Colombier, 93170 Bagnolet. Du 7 au 11 novembre 2023 à 19h30 (répétition le jeudi) : représentations scolaires jeudi et vendredi à 14h30. Tél. : 01 43 60 72 81. Théâtre de Corbeil-Essonnes, 22, rue Féliçien-Rops, 91000 Corbeil-Essonnes. Le 8 février à 14h15 et le 9 à 14h15 et 20h30. Tél. : 01 69 22 56 19. Le 11 novembre à 18h, lecture de *L'homme transit* au Théâtre Le Colombier.

Le répertoire de la compagnie Liria

Après la création de *Nous, les petits enfants de Tito* en 2017, *Le Pont*, d'après Ismaël Kadaré, en 2018, *Le Rêve d'un homme ridicule*, en 2020, et *Le Prince*, librement inspirés de Dostoïevski en 2021, la compagnie Liria continue sa route avec *P'tit Jean le Géant* et le conte musical jeune public *Hey le coq*.

Simon Pitaqaj le reconnaît avec l'élégance et l'humour qui le caractérisent. Il ne parle « que de la guerre, des conflits, d'injustice, des morts, des disparus, des viol », non pour s'y complaire, mais parce que la vie des humains, comme la sienne, est ainsi faite. Son théâtre « ne prétend pas offrir des solutions, mais offre des pistes à tâtons, comme autant de voies possibles pour interpréter nos grandes interrogations sur le monde ». Les contes ancestraux s'invitent dans les cités, les légendes dialoguent avec les récits intimes, l'argot fertilise les grands textes, la scène devient le lieu de rencontres inattendues pour créer de nouvelles œuvres qui appar-



Le Rêve d'un homme ridicule.

tiennent autant à l'auteur-metteur en scène qu'à l'acteur et au spectateur.

Théâtre de Corbeil-Essonnes, représentations de *Hey le coq* hors les murs. Calendrier sur theatre-corbeil-essonnes.fr

Projets de territoire et festival

La compagnie poursuit sa résidence culturelle à l'EHpad Galignani et organise chaque été le festival Barak'théâtre. Elle mène également des ateliers d'écriture et théâtre : *La Parole rêvée des femmes* et *La Beauté du souvenir*.

« La Beauté du souvenir fait partie d'une utopie », dit Simon Pitaqaj : un projet humain et artistique qui transforme l'EHpad Galignani en lieu de vie, de création et de diffusion. Des ateliers toute l'année, un spectacle le premier vendredi du mois, des expositions et « les vieux, les enfants et les habitants de Corbeil » réunis ensemble, dans le rêve d'une vie commune possible. Le travail avec les femmes des associations Arc-en-Ciel, Falato et les Gilets Roses relève de la même volonté de faire circuler la parole et de permettre l'apaisement des blessures et des peurs. Quant au festival Barak'théâtre dans les parcs des quartiers de Corbeil-Essonnes, il est aussi un pari lancé 2020 et désormais installé, avec « un théâtre en bois, des ateliers, des spectacles,



La Beauté du souvenir.

des rencontres et des échanges » pour que tous participent au festin du sens.

La Parole rêvée des femmes #2, le 26 janvier à 19h au Théâtre de Corbeil-Essonnes. Festival Barak'théâtre dans les parcs des quartiers de Corbeil-Essonnes pendant l'été. Renseignements sur liriacompany.com

Focus réalisé par Catherine Robert

Compagnie Liria
Théâtre de Corbeil-Essonnes, 22 rue
Féliçien-Rops, 91000 Corbeil-Essonnes
liriacompany.com

COMPAGNIE LIRIA

*« Le théâtre, c'est une façon de décroisonner le quotidien
et ouvrir des chemins différents pour mieux s'approprier le réel »*

Simon Pitaqaj

La Cie Liria est soutenue par le Conseil Régional d'Île de France dans le cadre du dispositif Permanence Artistique et Culturelle, l'agglomération Grand Paris Sud et l'Etat dans le cadre de la politique de la ville.

La Cie Liria a été créée en 2008. Le théâtre est une façon de décroisonner et d'ouvrir des chemins différents par la rencontre de l'inconnu. Il n'est pas seulement un divertissement : il doit bousculer, provoquer, submerger... pour finalement faire réagir et réveiller l'intime jusqu'à faire rejaillir cette voix intérieure qui fait vivre nos rêves étouffés par notre raison, la vie. Il propose une autre façon de vivre, de rêver : ne plus être effacé de son existence. Peut-être ! Finalement, la Cie Liria cherche à élargir les perspectives pour donner la possibilité d'aller au bout de nos désirs intimes.

Au fil des créations de la Cie, on voit se former des ponts et des correspondances : les légendes albanaises qui ont marqué l'enfance de Simon Pitaqaj répondent aux questionnements auxquels il fait face aujourd'hui. Les contes s'invitent dans les cités, les mots et l'argot se mêlent aux « grands textes » pour créer de nouvelles œuvres... La scène devient un lieu de rencontre improbable, qui appartient autant à l'auteur-metteur en scène, qu'à l'acteur et au spectateur.

Le travail de Simon Pitaqaj se nourrit des rencontres, se construit à partir des témoignages récoltés. Ses textes entrelacent littérature, légendes et poèmes. Tout ce travail de territoire fait écho à son écriture. Sans ça, il n'aurait pas écrit : Nous les petits enfants de Tito, P'tit Jean le Géant (tous deux lauréats Artcena) Le Prince, Vaki Kosovar, Hey Le coq ou bien Le rêve d'un homme ridicule. C'est dans cette veine que Simon Pitaqaj poursuit son travail d'écriture et de plateau. Plusieurs créations, dont L'homme transit, sont en chantier.

CONTACT

Compagnie Liria :

Maison des Associations

15 avenue de Strathkelvin 91100 Corbeil-Essonnes

Artistique : Simon Pitaqaj

liriateater@gmail.com

06 63 94 93 65

Administration : Marine Druelle

compagnieliria@gmail.com

Production : Compagnie Liria.

Soutiens : Région Île-de-France, Ville de Corbeil-Essonnes, Musée du Louvre, Théâtre de Corbeil-Essonnes, Dior, Association Falato, Association Arc en ciel, Maison des associations (MDA).

Projet soutenu durant trois ans par la DRAC Ile-de-France, l'Etat par le dispositif politique de la ville, la région Ile-de-France, le département de l'Essonne par le dispositif politique de la ville, la CAF Essonne par le dispositif politique de la ville, la ville de Corbeil-Essonnes par le service de la politique de la ville.

